

Epreuve écrite de contraction de texte

Epreuve ouverte sous la responsabilité de HEC

Moyenne par école Options scientifique, économique et littéraire

Ecoles	Moyennes	Candidats
ESSEC	10.61	3369
HEC	10.72	2967
E.M. Lyon	10.32	4757
EDHEC	10.18	5269
ESC Clermont-Ferrand	8.56	1096
ESC Dijon	8.76	1566
ESC Grenoble	9.89	4362
AUDENCIA Nantes	10.14	5200
ESC Pau	8.59	1352
ESC Rennes	9.06	1591
ESCEM (Tours et Poitiers)	8.85	2087
IECS Strasbourg	9.19	1931

Moyenne générale : 9.80

Nombre de candidats : 7278

ENAss (opt. Histoire-géographie)	8.59	71
ENAss (opt. Math)	7.84	44
INSEEC (Paris-Bordeaux)	8.41	1079
E.S.M. de Saint-Cyr	10.34	206
I.S.C.	8.36	1106
I.S.C.I.D.	6.93	27
NEGOSUP	8.31	112

CONTRACTION DE TEXTE

Options scientifique, économique, technologique, lettres et sciences humaines

(épreuve conçue et réalisée par HEC)

Pour l'épreuve 2005 de contraction, le texte retenu était extrait d'*Une histoire du diable*, de Robert Muchembled, éditée au Seuil en 2000.

Même si le texte se caractérisait indéniablement par l'abondance des informations plus que par sa difficulté conceptuelle, il a recueilli l'adhésion sans restriction des correcteurs comme des préparateurs, voire des candidats dont l'avis a pu être recueilli.

Prioritairement informatif, certes, le texte n'en présentait pas moins l'intérêt – et la difficulté – d'une argumentation à partir d'une thèse (« La diable est toujours fils de son temps »), dont la structure était claire, repérable à condition qu'elle soit cherchée.

La culture sous-jacente à ce fragment d'une histoire du diable relevait du minimum exigible (l'opposition entre les pays de tradition catholique et de tradition protestante, la Contre-Réforme..) mais présentait en outre des relations avec des problématiques très actuelles (les voyantes, le culte du plaisir... et particulièrement la présence du Mal sous diverses formes dont les candidats ne pouvaient ignorer les échos dans l'actualité (les sectes, la lutte contre les forces du mal, *Da Vinci Code...*).

Ce texte répondait donc de façon satisfaisante aux critères de l'épreuve : sa facilité d'abord, son style enlevé ne devaient pas faire oublier le processus d'argumentation, son sérieux appuyé notamment sur des statistiques ; il ne fallait pas non plus oublier la nécessité de produire un résumé correct, d'un niveau de langue suffisamment relevé, le recours à un vocabulaire nuancé et précis. Les dangers et les pièges étaient donc bien réels et donnaient l'occasion, à condition de faire une lecture rigoureuse, de produire un travail de grande qualité (ce qui a été souvent le cas).

Parmi les correcteurs, certains ont regretté une discrimination brouillée par des résumés faciles, un peu verbeux, masquant parfois que l'essentiel n'était pas assez vu. Pourtant la majorité d'entre eux a considéré que les prestations se répartissaient en deux blocs très contrastés : de très bonnes copies (notées de 15 à 20) et de mauvais travaux (entre 4 et 7) laissant trop peu de place – selon eux – à un travail «moyen».

Il semble pourtant que l'équipe avait défini en commun les critères avec suffisamment d'ouverture pour faire leur place à des lectures un peu molles.

C'est l'occasion de rappeler qu'aucun texte n'est «parfait» et que les candidats ont à le mesurer, les correcteurs à s'adapter.

Le format et les exigences de l'épreuve

Les règles qui régissent le type de l'épreuve paraissent désormais bien connues dans l'ensemble mais certaines copies comportant un titre ou un format en 300 mots ou encore en 250 laissent penser qu'il convient de rappeler les règles précises.

Le résumé est compris entre 380 et 420 mots qui doivent être comptés, chaque cinquantième mot étant matérialisé avec indication dans la marge et le compte total indiqué à la fin. En deçà et au-delà du format, une pénalité d'un point par 10 mots est appliquée.

Ce résumé est entièrement rédigé, un alinéa (très nécessaire) ou une ligne passée ne dispensant pas de mots de liaison.

Le déroulement du texte doit être respecté : il ne s'agit ni d'une synthèse de textes, ni d'une analyse, ni d'un commentaire.

Ces contraintes ne signifient pas que l'épreuve repose sur une forme vide, mais elle ne peut s'affranchir de cette forme et des contraintes précises qu'elle impose. Plus encore, il est gravement inconséquent de penser qu'une initiation rapide, globale et superficielle «aux résumés» permet de se tirer d'affaire, et cette mise en garde vaut pour toutes les séries y compris les séries littéraires.

Parmi les critères d'évaluation de l'épreuve dans sa forme intervient de façon importante la qualité de l'expression française. Nous y reviendrons plus précisément à propos de l'épreuve 2005, mais les questions renouvelées des préparateurs rendent peut-être utile le rappel des conventions actuellement retenues par les correcteurs : une «franchise» pour 3 erreurs bénignes et isolées d'orthographe ou de langue est accordée. Au-delà, tous types de fautes confondus, un à deux points selon la gravité sont enlevés jusqu'à la 7ème faute et, à partir de la 8ème, un point supplémentaire par faute.

Ces pénalités conventionnelles ajoutées à celles qui sanctionnent les écarts du format grèvent souvent lourdement des copies par ailleurs éventuellement honorables, même si, le plus souvent, la déroute de la langue (10 à 15 fautes) se conjugue avec une déroute de la compréhension.

Ajoutons, pour finir, que ces pénalité de langue – pour objectives et mécaniques qu'elles paraissent – sont appliquées par des correcteurs responsables et concernés et non par des robots.

Les candidats et le texte 2005

Les correcteurs s'harmonisent à partir d'une grille de lecture plus indicative que coercitive, qui repère la progression de l'argumentation et les analyses les plus importantes. Des critères d'évaluation complètent la grille de lecture : on trouvera l'ensemble en annexe.

Cette année, la qualité du texte imposait avant tout de repérer la thèse (hélas énoncée dès la première phrase) et de la formuler sans contresens, ce qui n'a pas toujours été le cas, ainsi que l'atteste une formule comme «le XXème siècle a vu mourir le diable».

Avoir repéré et compris cette thèse rendait possible de construire le déroulement de l'argumentation et de trier les éléments informatifs les plus pertinents en leur donnant leur véritable rôle.

Les copies qui ont su procéder à cette lecture ont reçu de bonnes ou excellentes notes... si la langue n'entachait pas trop le travail !

Trop de copies se sont contentées de lectures myopes, juxtaposant les éléments informatifs, privés, de ce fait, de leur valeur d'arguments : les correcteurs parlent ainsi de travaux «factuels», «décousus», incapables de «restituer un sens global».

D'autre part, la règle étant de lire et de prendre en compte le texte jusqu'au bout, trop de candidats – peut-être formés à éluder le début pour forcer sur la fin – ont négligé l'importance capitale de l'historique du début, pendant que d'autres, au contraire, s'y sont enlisés et n'ont pas pu voir jusqu'où allait la démonstration de la capacité de Satan à «être» «fils de son temps» comme aussi des milieux où il évolue.

Les références culturelles explicites ou implicites, cette année, concernaient l'histoire et l'histoire des religions, (même s'il ne s'agissait pas d'une somme théologique !). Or beaucoup de candidats semblent cruellement étrangers à ces pans de culture. Rappelons que, dans ce domaine, la culture n'impose pas la foi, et qu'aucun étudiant ne peut ignorer la différence entre le catholicisme et le protestantisme, le rapport de ces religions avec le christianisme, la différence entre la chrétienté et le christianisme, le mouvement de la Contre-Réforme, ou encore la distinction entre le Malin» et le Mal.

Ainsi, le catholicisme ne saurait devenir «la religion» ; il est absurde de décréter : «la papauté a renoncé à affirmer la réalité de Satan», et, si les candidats ne sont pas tenus de connaître à fond l'exorcisme et son rituel, il suffisait de lire soigneusement ce qui est écrit pour comprendre la différence entre «l'ordre des exorcistes» et la «fonction» ou le rituel.

De même le texte, bien lu, suffisait à faire percevoir la différence affirmée par l'auteur entre exorcistes, marabouts, charlatans, guérisseurs, sorciers...

Les repères historiques relèvent de la même culture incontournable et rien ne peut faire pardonner de parler de «phénomènes communautaires» pour désigner l'Union européenne.

Comme très souvent, c'est l'expression française – véhicule de la pensée – qui a, de façon absolument discriminante, porté des copies à l'excellence, ou au contraire trahi des lacunes graves ou scandaleuses.

Les correcteurs louent les progrès continus en orthographe (ce qui rend certaines copies d'autant plus choquantes), mais non en ponctuation. Il conviendra d'y veiller.

Enfin, comme chaque année, nous redirons qu'un vademecum des fautes récurrentes (mais non indéracinables) doit être établi par chaque préparateur : sensé/censé ; le soutient ; désintéressé/désintéressement ; «encré» pour «ancré» ; la graphie des sons –an- : obédience, constamment.. ; démythifier/démythifier ; empreint/emprunt ; rationnel/rationalité ; éminent/imminent ; «omnibuler».

Mais d'autres lacunes s'accroissent et marquent une jonglerie dangereuse avec la langue comme avec les notions : ainsi, la transformation des substantifs en adjectifs se révèle bien aléatoire : manichéistes, sataniste, protestantiste, démoniaque.

On emploie «matérialiste» pour dire «concret» ou «matériel».

Plusieurs correcteurs ont mis en garde contre une langue familière ou triviale, des expressions imprudentes favorisées peut-être par le caractère alerte du texte.

On rappellera ainsi que leur forme latine ne rend pas plus acceptables «via», «de facto», «i.e.», mais on ne peut non plus accepter «faire le poids», «faire un tabac», «le come back de Satan», «le boom de l'irrationnel». : Une langue aisée, simple, moderne n'exclut pas les nuances mais exclut totalement la langue orale dans ce concours, et il y a une juste mesure entre une langue trop académique et de malencontreux écarts de langage.

Insistons enfin sur les confusions constantes entre «aussi» et «ainsi» en tête de phrase, et encore sur la ponctuation qui, dans le progrès reconnu de l'expression, reste approximative, fautive ou inexistante.

Que cette longue liste de fautes serve à faire comprendre que le mal est quand même circonscrit et ne fasse pas oublier le travail des préparateurs, unanimement loué.

Conclusion

Le «Diable» 2005 a donc correctement servi les candidats.

Attention, ce texte ne représente pas le modèle in aeternum des sujets qui peuvent être soumis aux candidats, mais les grandes compétences requises resteront les mêmes : lecture critique, rapidité à discerner les difficultés spécifiques, gestion du temps (sans oublier celui de la relecture), aptitude à dégager la construction de la pensée, maîtrise d'une expression concise et personnelle.

PROPOSITION DE GRILLE DE LECTURE ET D'ANALYSES A METTRE EN LUMIERE

Thèse : «Le diable est toujours fils de son temps» qu'on peut traduire par «à chaque époque son diable»

- I - Historique :**
- mythe chrétien
 - symbole romantique de la révolte
 - polymorphisme fruit de l'individualisme grandissant
 - a) individualisme : conséquence de la rétraction de l'église (catholique), de la fin des expériences communistes
 - b) disparition des grands mythes collectifs
 - la figure finale du «démon» ne coïncide plus avec le mal tel qu'il apparaît au début du 3^{ème} millénaire = ni démon figuratif ni mal intérieur symbolisé.
 - a) pays anciennement catholiques : le démon s'intègre dans un imaginaire ludique ou fantastique, vécu, certes, à plusieurs niveaux d'évolution.
 - b) Pays de tradition protestante (Allemagne, puis Etats-Unis) : hantise du diable en contrepartie de la poussée économique progressiste : tueurs en série ; fantasmes sataniques (loup-garou).
- Bilan : le Nouveau Monde est largement imprégné du Satan maléfique bien que la chute de l'union soviétique estompe la notion d'affrontement et que cette épouvante soit consommée en Occident avec plus de recul.

II - Conséquences :

- a) la vision religieuse du malin : attitude de la papauté entre Paul VI et Jean-Paul II. La doctrine religieuse ne peut trop relativiser le mal, mais, après Vatican II, difficulté à affirmer Satan sans nuance = psychologisation du démon dans une ligne religieuse désacralisée.
 - Ordre des exorcistes supprimé en 1972.
 - mais : nouveau rituel d'exorcisme, avec médecins et psychologues !!
 - Prudence et rigueur : 84 affaires de possession sur 50000 cas présentés = psychologisation du démon et rapprochement avec la ligne religieuse.
 - Pourtant, le Père Laurentin évoque l'Antéchrist.
 - par opposition : importance des voyants, charlatans...plus consultés que les exorcistes. Mode des guérisseurs, des horoscopes.
 - Les exorcismes sont un phénomène rural, centré sur les régions fortement marquées par le catholicisme (Ouest, Alsace) ou par une réaction anti-protestante (Sud, Sud-ouest) = attitude pédagogique (peur du diable), stratégique (reconquête religieuse).
 - Toutefois le nombre des exorcistes français est passé de 15 à 120 avec la récente montée de l'angoisse : compensation du vide, de l'anonymat.
- b) Visions non ecclésiales : - sciences dures : «vacances» de l'intelligence ; mais en fait, relents théologiques dans un univers trop balisé.
 - tel philosophe reconnaît que l'énigme du mal est situable au cœur du fait humain.
 - tel biologiste : affirme «la présence vivante du diable» sous forme d'un face à face avec le mal qui est en nous.
 - hommes politiques : avides de savoir ce que le destin leur réserve. Population très soumise.

III - Devenir du phénomène = interprétation

Mode des années 80 = résurgence du démon aux Etats-Unis et dans l'église catholique

Interprétation : en France, phénomène brisé par le culte des plaisirs.

Si les «sorciers lucifériens» ne sont que 500 en France (2 millions aux Etats-Unis), ils attestent des rituels nourris de sexe, de traités de démonologie, d'affabulations littéraires, de BD.

Bilan : d'ordre sociologique et psychologique.

Curiosité relayée par les gens cultivés.

Clientèle de citadins angoissés déçus par la prudence des exorcistes.

Désir d'atteindre au plaisir sans entraves = nouvelle «religion fin de siècle».

Scission très importante citadins/ruraux.

Provoquant 2 sortes d'envoûtés :

«Envoûtés ruraux» : angoisse de l'exclusion ; désir de retisser des liens déchirés.

« Envoûtés urbains » (les plus significatifs) = compensation du vide, de l'anonymat.

Besoin de la fin immédiate d'un désarroi.

Conclusion :

Cette clientèle relevée (dont celle des politiques) montre que le besoin d'aide irrationnelle caractérise tout autant les couches les plus élevées.

Le malaise gagne toute la société y compris le milieu scientifique et le milieu Rationaliste.